

Cycle de conférences

Art et archéologie du judaïsme

Septembre 2021
— juin 2022



Moïse sauvé des eaux. Peinture de la synagogue de Doura-Europos (DR)
Dani Karavan, Passages pour Walter Benjamin © Studio Karavan - Photographie de Jaume Blassi



Art et archéologie du judaïsme

Des fresques de la synagogue de Doura Europos au mémorial *Passages pour Walter Benjamin*, de Dani Karavan, neuf conférences pour découvrir la diversité des formes d'art et d'architecture produites par ou pour les sociétés juives, de l'Antiquité à nos jours.

En France, ni la culture matérielle ni la production artistique des sociétés juives ne font l'objet de cycles de formation au sein de l'Université. Et si quelques chercheurs – archéologues, épigraphistes, historiens, archivistes, historiens de l'art... – s'attachent à ces domaines, leurs travaux demeurent peu accessibles à un large public.

Pour pallier cette lacune dans le paysage académique, le musée d'art et d'histoire du judaïsme propose, en partenariat avec le Centre allemand d'histoire de l'art (DFK Paris) et l'École du Louvre, le cycle «Art et archéologie du judaïsme».

À raison d'une séance par mois à l'auditorium, ouverte à tous les publics le jeudi à 12h30, un spécialiste traite d'un sujet précis. Le programme de chaque saison se déploie de l'Antiquité à nos jours, en privilégiant l'actualité de la recherche sur le judaïsme en Europe et au Maghreb.

Toutes les conférences seront ensuite mises en ligne sur la [médiathèque](#) et la chaîne [YouTube](#) du mahJ



Programme



Jeudi 23 septembre 2021 – 12h30

Premières images de la Bible: les peintures de la synagogue de Doura Europos à la lumière du dialogue judéo-chrétien (Syrie, II^e-III^e siècles)

par **Sonia Fellous**, CNRS-IRHT

En 1932, les vestiges d'une synagogue antique dans la ville de Doura Europos, dans l'actuelle Syrie, révèlent au monde les premières représentations figuratives du récit biblique. Le riche programme iconographique qui couvre ses murs remet immédiatement en question l'idée communément admise jusque-là de l'inexistence d'un art juif, fondée sur l'interdit de la représentation formulé dans le troisième commandement de l'Exode (Ex. 20:4; Deut. 5:8).

Cette découverte permet désormais d'ancrer les origines de l'art paléochrétien dans le répertoire traditionnel juif et de tracer les jalons d'une transmission iconographique juive dans le monde méditerranéen. Le choix et l'agencement des scènes bibliques semble enseigner ou proclamer la profession de foi juive et souligne l'attente eschatologique dans laquelle se trouvaient les juifs de l'Antiquité après la chute de Bar Kokhba

et la destruction de Jérusalem en 135 de notre ère. Vingt-six panneaux narrant cinquante-neuf épisodes bibliques, dont le choix et la mise en scène restent encore énigmatiques, forment le programme iconographique le plus riche qui nous soit parvenu à ce jour dans un contexte juif. Il ne prend tout son sens qu'à la lumière des thèmes développés dans le baptistère chrétien découvert au même moment (vers 232). Dans cet édifice plus modeste, le premier dédié au culte chrétien avant la conversion de Constantin, se trouvent pour la première fois représentés les miracles de Jésus. La lecture comparée de ces deux ensembles semble restituer un débat idéologique entre juifs et disciples de Jésus, exposé pour la première fois par l'iconographie: Jésus était-il le Messie annoncé en Isaïe 7:14? Cette polémique entre juifs et chrétiens de l'Antiquité restera centrale dans les préoccupations intellectuelles et religieuses des sociétés médiévales.



Jeudi 21 octobre 2021 – 12h30

La synagogue de Bova Marina, rare exemple d'édifice juif antique (IV^e siècle)

par **Enrico Tromba**, Istituto Superiore di Scienze Religiose
di Reggio Calabria-EPHE

Découverte en 1985 à la pointe Sud de la Calabre lors de la construction d'un viaduc routier, Bova Marina est la deuxième plus ancienne synagogue d'Italie dont nous ayons connaissance après celle d'Ostie, dont la construction remonte au I^{er} siècle de notre ère.

De 1985 à 2015, le site a fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles qui ont permis de dater le bâtiment du début du IV^e siècle. Si les premiers archéologues à explorer le site ont d'abord cru y trouver une colonie romaine, plusieurs éléments architecturaux et décoratifs permettent rapidement d'établir le caractère juif de l'édifice. Divisé en seize parties, la mosaïque mise au jour sur le sol de la salle de prière présente en son centre deux boucles bleues et vertes entrelacées,

correspondant au motif connu sous le nom de *Nœud de Salomon*. En d'autres endroits, on y distingue une *menorah* (chandelier à sept branches) entourée d'un *shofar* (trompe façonnée dans une corne de bélier), d'un *etrog* (cédrat) et d'un *lulav* (palme). L'architecture présente des similitudes avec certaines synagogues palestiniennes, tandis que ses mosaïques s'apparentent aux décors retrouvés dans certaines synagogues contemporaines en Tunisie et en Sicile. L'analyse de sa structure, de son organisation, et l'étude de sa mosaïque éclairent la présence d'une communauté juive en Calabre au IV^e siècle, contredisant l'idée jusque-là admise de leur absence des côtes italiennes à cette période.



Jeudi 25 novembre 2021 – 12h30

**Les stèles funéraires de l'ancien cimetière juif
de San Nicolò al Lido (Venise, 1386-1774).
Art, histoire et poésie**

par **Sofia Locatelli**, université de Bologne-EPHE

Construit en 1386 sur un terrain stérile concédé aux juifs par la République de Venise au Lido, à l'Est de la ville, l'ancien cimetière juif San Nicolò précède de plus d'un siècle la clôture du ghetto. En raison de son emplacement favorable, face à la lagune, la nécropole fut parfois utilisée à des fins défensives et militaires. De nombreuses stèles funéraires furent perdues, détruites ou réutilisées, et d'autres déplacées sur un terrain situé plus au Sud, devenu officiellement le « nouveau cimetière » en 1774. Les tombes de l'ancienne nécropole sont des artefacts riches en histoire, en poésie et

en art. Leur étude permet de restituer la vie et les événements des membres de la communauté, mais également de détecter des aspects significatifs de la culture littéraire et artistique de l'époque. Les épitaphes, véritables poèmes en rimes et en rythme, et le complexe réseau iconographique et symbolique gravé sur les stèles, font de l'ancien cimetière du Lido une source de connaissance exceptionnelle sur l'art et la poésie juives dans l'Italie de l'époque moderne.



Jeudi 27 janvier 2022 – 12h30

Le rouleau de *haftarah* de la synagogue de Nancy: identification d'un manuscrit enluminé du XVIII^e siècle

par **Claire Decomps**, conservatrice de la collection historique du mahJ, responsable du service de la conservation

En 2021, le mahJ recevait en dépôt un exceptionnel rouleau de *haftarah* du milieu du XVIII^e siècle, appartenant à la communauté juive de Nancy. Contenant les *haftarot*, ces extraits des livres des Prophètes lus publiquement à la synagogue après la Torah lors des offices de shabbat et des fêtes, ce manuscrit sur parchemin est agrémenté de lettrines enluminées d'une grande fantaisie, dans la tradition des manuscrits médiévaux. Bien qu'attesté dans plusieurs contextes, l'usage d'un rouleau manuscrit de ce type est inhabituel et les exemplaires ornés rarissimes – moins d'une dizaine au monde –, du fait d'une application stricte de l'interdit de la représentation dans les textes à usage liturgique.

À la suite d'une longue enquête sur la structure du rouleau, sur le style des écritures et des motifs, et de la découverte de plusieurs petits livres de prière de la même main, ce rouleau a livré une partie de ses secrets, notamment l'identité du scribe actif en Lorraine dans les années 1760. Cette conférence revient sur les indices permettant de dater un manuscrit et sur la richesse de la production manuscrite au XVIII^e siècle dans le monde ashkénaze.



Jeudi 17 février 2022 – 12h30

La collection de judaïca des Camondo

par **Anne-Hélène Hoog**, directrice du musée de la bande dessinée d'Angoulême, ancienne conservatrice de la collection historique du mahJ

Fils des banquiers Abraham-Béhor et Nissim de Camondo, issus d'une famille de juifs séfarades établis à Constantinople et anoblis par le roi d'Italie, les cousins Isaac et Moïse de Camondo, installés à Paris depuis 1869, y développent la banque familiale et deviennent d'importants mécènes et collectionneurs d'art. Outre le financement d'institutions éducatives et artistiques, ils collectionnent avec raffinement et constance du mobilier et des objets d'art, des peintures et des estampes, constituant des ensembles riches et cohérents qu'ils destinent à des musées français. En marge de ces impressionnantes collections, existe un remarquable ensemble d'objets de culte provenant de la famille Camondo, dont le mahJ est aujourd'hui dépositaire. Un rouleau de

Torah et son étui, plusieurs paires d'ornements de bâtons de Torah, un rideau d'arche sainte et plusieurs autres pièces remarquables attestent, non d'une «collection», mais d'une pratique culturelle familiale régulière ainsi que d'un goût pour la beauté allié au souci de prestige social cultivé sans complexe par les grands notables juifs. Ces objets témoignent aussi du parcours dynastique singulier des Camondo, de la fin du XVIII^e siècle, période de l'essor de la famille dans l'empire ottoman, aux années 1910-1911, dates des cessions de ces objets à la synagogue de la rue Buffault et au musée de Cluny.



Jeudi 10 mars 2022 – 12h30

Deux « temples » de l'Émancipation: la synagogue de Bordeaux et la première synagogue de Paris

par **Dominique Jarrassé**, professeur émérite d'histoire de l'art contemporain
à l'université Bordeaux-Montaigne

Espace caché durant des siècles devenu monument public, la synagogue, témoin visible de l'émancipation des juifs, en est le parfait symbole. Cette mise en lumière ne se fit pas sans réticences. Si le premier « temple israélite » français, édifié à Bordeaux en 1812 au lendemain de la création des consistoires, offre une façade chargée de symboles juifs ainsi qu'un intérieur s'efforçant de reconstituer le Temple de Salomon, grâce au génie d'un architecte local, Arnaud Corcelles, la façade du premier temple israélite de Paris, rue Notre-Dame-de-Nazareth, demeure

discrète. Son intérieur comporte cependant un décorum qui marque désormais le culte juif officiel. Le mahJ conserve un nombre important de documents et de gravures permettant de restituer la conception et la réalisation de ces premiers chefs-d'œuvre de l'israélitisme naissant, ainsi qu'un tableau représentant Arnaud Corcelles lui-même dans « son » temple de Bordeaux disparu, la première synagogue consistoriale de France ayant malheureusement été détruite par un incendie en 1873.



Jeudi 7 avril 2022 – 12h30

El Lissitzky. De l'enlumineur au *Constructeur*

par **Nathalie Hazan**, conservatrice honoraire de la collection moderne et contemporaine du mahJ

« Nous étions une bande d'écoliers du *heder*, déjà détachée de l'étude talmudique depuis toute une génération, mais nourrie au ferment de l'analyse. Et nous qui venions tout juste de prendre en main le crayon et le pinceau, nous nous sommes aussitôt mis à « anatomiser » la nature autour de nous, mais aussi nous-même. Qui étions-nous ? Quelle était notre culture ? Et quel devait être notre art ? »

Peintre, illustrateur, graphiste, photographe et architecte, Lazar Eliezer Markovitch Lissitzky, dit El Lissitzky (Potchinok, 1890 - Moscou, 1941), fut un acteur majeur de l'avant-garde russe. Comme tous les artistes juifs de sa génération, fort de son départ du monde traditionnel, à l'aube d'une nouvelle ère, Lissitzky va, dans un premier temps,

tenter d'instaurer un dialogue entre tradition et création nouvelle.

C'est son cheminement vers l'universel qu'on retracera : en une station, la synagogue de Moghilev, qu'il découvre en 1916 lors d'une mission ethnographique organisée par Shlomo An-sky dans la zone de résidence juive de l'Empire tsariste ; trois livres, *Sikhes Khulin* (1917), *Had Gadya* (1919), *Shifskarta* (1922) ; et une image, son autoportrait *Le Constructeur* (1924), en mettant en lumière le faisceau de motifs empruntés à la tradition juive, à l'iconographie chrétienne, que l'artiste utilise, détourne, pour façonner son message, et, au final, sa conception de l'artiste démiurge, constructeur des temps nouveaux.



Jeudi 12 mai 2022 – 12h30

Reuven Rubin, ou la naissance d'un art israélien

par **Yigal Zalmona**, conservateur en chef honoraire, musée d'Israël, Jérusalem

Rubin Zelicovici est né en 1893 à Galați, en Roumanie, huitième enfant d'une fratrie de treize au sein d'une famille hassidique extrêmement modeste. En 1912, il émigre en Palestine, alors sous domination ottomane, afin d'intégrer l'école d'art Bezalel, créée six ans plus tôt à Jérusalem par Boris Schatz. Il étudie ensuite à Paris, retourne en Roumanie durant la Première Guerre mondiale puis séjourne deux ans aux États-Unis, où une première exposition lui est consacrée à New York en 1921. En 1923, il s'installe en Palestine, désormais sous mandat britannique,

et devient l'une des figures de proue de l'art israélien naissant. Son œuvre s'inscrit dans l'histoire de la création d'une nouvelle culture nationale, qui façonne la figure d'un juif nouveau, à la masculinité sublimée. En opposition à la perception négative du corps masculin du juif diasporique, décrié comme défectueux tant par les discours antisémites que par certains penseurs sionistes, Rubin dessine l'idéal d'une masculinité juive d'inspiration biblique, intégrée spirituellement et sensuellement à la terre d'Israël et à ses paysages.



Jeudi 16 juin 2022 – 12h30

Passages. Hommage à Walter Benjamin, de Dani Karavan

par **Frédérique Villemur**, historienne de l'art, ENSA-Montpellier

Disparu le 29 mai 2021 à l'âge de 90 ans, l'artiste israélien Dani Karavan, concepteur notamment du monument en hommage aux Tziganes persécutés par les nazis à Berlin et de l'*Axe majeur* de Cergy-Pontoise, est l'un des plasticiens majeurs de la fin du xx^e siècle et du début du XXI^e. Couronnée en 1998 par le prestigieux Praemium Imperiale, décerné par la famille impériale du Japon, son œuvre monumentale, à la géométrie singulière, entretient une relation étroite avec le paysage, le temps de l'histoire, la place de l'humain. À Portbou (Catalogne) *Passages rend hommage*

au philosophe allemand Walter Benjamin, qui y mit fin à ses jours en septembre 1940. Ce tunnel d'acier Corten de quatre-vingt-cinq marches descend vers les flots, préservant ainsi la silhouette de la colline et de son cimetière. À son sommet, un olivier solitaire est planté, dressé au vent, comme un défi au temps et aux drames de l'histoire. Cette œuvre sculptée témoigne d'une réflexion sur la mémoire, la partition de l'espace et le cheminement dans le temps, en résonance avec la pensée de Benjamin.

Lieu

Musée d'art et d'histoire du Judaïsme
Auditorium
71, rue du Temple, 75003 Paris
mahj.org

Tarifs

Par conférence:
6 € / 4 € (réduit et Amis du mahJ)
Gratuit pour les Amis bienfaiteurs
et mécènes
Gratuit pour les étudiants

Réservation

- › Billetterie en ligne* 
- › Sur place, à la billetterie du mahJ
(du mardi au samedi de 15h à 17h)
- › Par téléphone, au 01 53 01 86 57
(lundi et mercredi de 10h30 à 13h*)

* Paiement sécurisé par carte bancaire

En partenariat avec le Centre allemand d'histoire de l'art (DFK Paris) et l'École du Louvre



DEUTSCHES FORUM
FÜR KUNSTGESCHICHTE
CENTRE ALLEMAND
D'HISTOIRE DE L'ART
PARIS

Ecole du Louvre
Palais du Louvre

mahj.org



mahj.org

